

trésorier des chemins, je suis le..." eh bon dieu que d'orgueil on satisfèrait à bon marché en leur plaquant un numéro sur le col, mais non, les honneurs ne sont réservés qu'à la police!

Le principal règlement de cette police est d'arrêter les chevaux laissés seuls afin de prévenir les accidents que pourraient causer dans nos rues ces animaux fougueux. Cette loi fort sage est devenue un véritable abus entre les mains de la zèle police. Je ne veux que citer un fait dont je fus témoin pour montrer jusqu'où elle pousse l'exactitude dans l'exécution de ses devoirs.

Un pauvre habitant dont la femme se trouvait dangereusement malade était venu à la ville acheter quelque médicament. Arrivé devant l'apothicaire il attacha son cheval à la manière (toujours sûre) des habitans, c'est-à-dire en passant les rênes ou cordeaux dans la roue de sa propre charrette, puis il entra dans la boutique faire son achat; il n'y avait pas été un instant que cinq ou six *gentlemen* de la police entourent cheval et charrette et se disposent à les emmener en prison. Mais ce ne fut pas chose facile. Le cheval, que par la tournure, la physionomie, l'embonpoint et le caractère, je garantis (aux velléités près) pour un des arrière-petits-neveux de Rossinante, ne paraissait pas fort disposé à changer de place, et le fouet dut jouer le principal rôle dans les raisons de sa mise en marche; j'irai même jusqu'à dire qu'on eut soixante fois plus de peine à le mettre en mouvement qu'on n'en aurait à l'arrêter, fût-il à la pleine course. Toujours est-il certain que l'infortuné propriétaire du malheureux animal dut changer la destinée de son argent et verser tout ce qu'il possédait entre les mains de la police au lieu de le consacrer au soulagement de sa pauvre épouse; puis, pour lui donner le tems de se consoler et de calmer sa colère on l'envoya se rafraîchir en prison pendant le reste de la journée. Il a dû emporter chez lui une idée tout-à-fait édifiante de ce gouvernement de conciliation qui s'offre à ses yeux sous la forme de grippe-sous bien vêtus.

Il y aurait à remplir vingt numéros du Fantásque des détails de tous les abus du pouvoir confié à des mains ignorantes et brutalement zélées, mais il suffit à ceux qui désirent en connaître davantage, de s'arrêter un instant dans quelque-une de nos rues pour se réjouir ou s'affliger du spectacle ordinaire qu'y présente la police. Tantôt ils verront quelques enfans conduits en prison comme des malfaiteurs pour avoir irrévérencieusement ricané des gentilshommes de fraîche aristocratie; tantôt ils verront quelque bon-habitant entraîné au bureau pour n'avoir point appris sur le bout du doigt l'ordonnance du Conseil spécial et pour avoir ignoré que son vieux et pacifique coursier pourrait bien se délier tout seul et s'en aller faire le vaillant par la ville au grand danger des aveugles, des sourds et des boiteux; ici ce sont des messieurs qui ont oublié à leur table ou chez des amis la vraie position du centre de gravité; là d'honnêtes personnes se voient privées de la liberté sans aucun égard à leur sexe pour avoir souri un peu plus agréablement que ne le permet la nouvelle loi; enfin mille et mille incidents et vexations qui amusent beaucoup plus les spectateurs que les victimes. A m'entendre on pourrait croire que je désapprouve la police et ses faits et gestes. Au contraire, je trouve cette institution tout-à-fait utile et respectable et pour preuve de ce que j'avance, je citerai une arrestation récente qui doit causer une joie réelle à tous les amis de l'ordre et de la tranquillité:

Un jour de la semaine dernière, deux philosophes à longue barbe se promenaient gravement sur la batterie près du château Durham, ci-devant Chambre d'Assemblée; attirés sans doute par la beauté du site ou par le désir d'herboriser sur les rochers qui dominent toute la Basse-Ville, ils portaient leurs pas çà et là sans remarquer qu'ils se trouvaient sur prémices vice-royaux. Outre de tant d'irrévérence le seigneur du lieu envoi une demi douzaine de ses aides-de-camp, avertir poliment nos deux étrangers de leur indiscretion; mais sans doute que méprisant les vanités de ce monde ou qu'effarouchés de l'éclat resplendissant des vêtements dont étaient couverts